

LA BIODIVERSITE

Par delà Nature et Culture

- ✚ Ce lieu est particulièrement bien choisi pour venir parler avec vous de la biodiversité. D'abord parce que je suis venu en voisin : empreinte carbone minimale. Ensuite parce qu'on peut se promener ici dans une magnifique biodiversité qui ne concerne pas que les bambous
- ✚ Des naturalistes beaucoup plus compétents que moi viendront ou sont venus vous parler des aspects biologiques et écologiques de la biodiversité
- ✚ Or pour parler de la biodiversité aujourd'hui, vous n'avez invité ni un naturaliste, ni un biologiste, ni un écologue, mais un philosophe. A vos risques et périls...
- ✚ Commençons fort : la philosophie est un *métadiscours* : c'est-à-dire un discours sur le discours.
- ✚ Ce que je vais faire avec vous, ce n'est pas vous parler de la biodiversité, mais de ce que les spécialistes *disent* de la biodiversité.
- ✚ Je sens votre déception. Mais je voudrais vous faire sentir à quel point cette démarche est nécessaire. Car il y a aujourd'hui une foule d'articles scientifiques, de livres de documentaires souvent alarmistes qui paraissent sur le thème de la biodiversité.
- ✚ Mon travail consistera en un premier temps à cerner les concepts centraux de toutes ces productions. Ce sera la partie un peu fastidieuse de mon exposé, mais peut être celle qui vous plaira le plus, car elle ne bousculera pas trop nos habitudes de pensée.
- ✚ Car ensuite, je tenterai de vous montrer sur quels présupposés, sur quel préjugés liés à notre histoire et à notre culture reposent tous ces discours sur la biodiversité. Il s'agira donc ici de relativiser, de mettre en perspective ce que l'on pourrait appeler pompeusement : la culture occidentale. *Ici commencera le travail proprement philosophique* : l'examen « critique » (mais pas de démolition) du discours sur la biodiversité. Il nous permettra de commencer à comprendre pourquoi nous nous sentons impuissants face aux menaces qui pèsent sur le vivant sur cette planète. Vivant dont nous sommes partie prenante.
- ✚ Mais bien sûr, tout cela a un but : Penser serait un exercice un peu vain s'il ne permettait pas de fournir une vision décalée, plus riche de la réalité, et surtout s'il ne nous fournissait pas des pistes pour l'action. La culture occidentale constitue une sorte de dogme dans lequel nous sommes comme anesthésiés et endormis. Ce dogme paralyse aussi le discours sur la biodiversité. Il s'agit donc, comme dirait le philosophe Emmanuel Kant, de nous « *réveiller de notre sommeil dogmatique* » et de nous mettre en mouvement.
- ✚ **2** Mon propos s'articulera donc selon 3 moments : **1/ PENSER LA BIODIVERSITE. 2/ PENSER CETTE PENSEE. 3/ SE REVEILLER ET AGIR.**

I/ PENSER LA BIODIVERSITE :

- + **3** La biodiversité est un véritable défi à la pensée humaine.
- + En ce qui concerne les plantes et les animaux vivant sur terre le défi pour toute pensée humaine est redoutable : la biodiversité concerne une masse énorme de matière vivante, ce que l'on appelle la biomasse (par exemple la masse totale des fourmis sur terre est équivalente à celle des humains) ; mais surtout, elle présente une diversité de formes qui dépasse les imaginations les plus folles : entre une orchidée et un dauphin, en séquoia et le virus de sida, entre un ver de terre et un cheval...
- + Il a donc fallu d'abord mettre de l'ordre, collectionner, et se donner une représentation de ce que l'on appelle aujourd'hui la « biodiversité » et que l'on appelait autrefois « l'histoire naturelle » (historia=enquête). NOMMER. CLASSER. COLLECTIONNER. Tel fut le premier travail des naturalistes.
- + **4** Mais sur quels critères ?
- + **5** Beaucoup de naturalistes ont essayé d'être moins fantaisiste que Borges... Parmi ceux-ci il faut souligner l'effort de Karl Von Linné **5**. Nous lui devons en effet notre manière toujours en cours de nommer les être vivants : « nomenclature binomiale ». Linné en a tiré une façon de classer les êtres vivants sous forme de tableaux qui présentent ce que l'on appelle un « systématique » ou une « Taxonomie »
- + **6** : Voici deux manières de représenter la classification : on voit ici que la notion clé est la notion d' « Espèce ». Nous aurons à y revenir.
- + **7** : Les collections deviennent une véritable obsession. NB : Elles sont très utiles encore aujourd'hui pour évaluer la perte de biodiversité
- + **8,9** Le présupposé culturel de Linné est ici particulièrement facile à mettre en évidence : le créationnisme fixiste. On voit qu'il permet de classer, mais pas de comprendre : pour cela, il faut s'en remettre à la Sagesse divine. Ne jetons pas la pierre à Linné : il y a des créationnistes encore aujourd'hui, et ils n'ont pas l'excuse d'un précurseur pré darwinien
- + Il faudra attendre Darwin et la parution de l'Origine des espèces pour comprendre ce qu'on appelle la « spéciation » : c'est le processus évolutif à l'origine de la biodiversité actuelle. Elle n'est pas une harmonie voulue par Dieu, mais le résultat d'une histoire chaotique, entrecoupée d'extinctions massives des espèces et qui aurait pu être extrêmement différente.
- + On comprend alors une chose vertigineuse : les espèces actuelles ne représentent que 1/1000 des espèces qui ont jadis peuplé la terre. La durée de vie d'une espèce est en moyenne de 4 à 5 millions d'années ; celle d'un genre en moyenne 20 millions d'années. On voit l'extrême précarité de la vie sur terre. On peut dire que toutes les espèces sont en voie d'extinction et que la vie même sur Terre est condamnée, puisque notre Soleil finira par nous carboniser dans 4.5 milliards d'années.
- + Une étude qui date de 2011 et toujours affinée depuis évalue le nombre d'espèces vivantes sur terre à 8.7 millions (sans les bactéries) entre **10 et 50 millions**

d'espèces cultivées en labo ; probablement **1 milliard d'espèces** dans la nature) Sur ces 8.7 millions, seules environ 1.23 millions (soit 14.1%) ont été découvertes et décrites. (Source : Camilio Mora, PLoS Biology, Université d'Hawai et de Dalhousie, Halifax, Canada.) On découvre environ 13 à 15000 espèces par an. A ce rythme, on n'aura pas terminé le travail avant 500 ou 1000 ans. La biodiversité risque de disparaître avant.

- ✚ Mais pour la revue Nature, il faudrait multiplier ce chiffre par 10, en raison notamment de ce que l'on appelle les « **espèces cryptiques** » Exemple des Geckos d'Australie (10 espèces « génétiques » dans ne seul taxon « morphologique » et des éléphants d'Afrique : une espèce cryptique des forêts et une autre des savanes. Pour leur préservation c'est capital : on ne se préoccupe que de l'éléphant des Savanes et pas de celui des forêts Sauf en le mettant dans la savane ce qui ne lui convient pas du tout.
- ✚ Il y a donc des milliers d'espèces qui vont disparaître avant même d'être découvertes. Evidemment sans connaître leur rôle dans les équilibres écologiques et peut-être leur importance pour notre propre survie.
- ✚ On peut se représenter cette biodiversité sous la forme d'un buisson
 1. Toutes les espèces à la surface du buisson représentent la biodiversité actuelle. Le buisson représente donc essentiellement du temps
 2. Les branches qui ne parviennent pas à la surface sont les espèces disparues (dinosaures)
 3. On voit que l'homme est une espèce parmi les autres. Il n'est pas le sommet de la création. Cette représentation oblige à considérer l'espèce humaine avec humilité
 4. Toutes les espèces vivant actuellement sur Terre ont le même degré d'évolution : une bactérie est aussi « évoluée » qu'un homme. Mais évidemment, leur degré de complexité n'est pas comparable : un homme est infiniment plus « complexe » organiquement qu'un géranium. Mais ce n'est pas pour cela qu'il est biologiquement plus efficace : un organisme humain est composé d'une foule d'organes vitaux : cerveau, cœur, foie, rein. Une plante a trois organes et aucun n'est vital : racine, tige, feuille. Et pourtant elle résout les problèmes que pose la vie sur Terre aussi bien qu'un humain avec une grande économie de moyens.
 5. Le paradoxe de cette biodiversité, c'est qu'elle repose sur une unité matérielle unique : la biochimie du carbone et les propriétés des acides nucléiques : ADN et ARN. Double hélice. Duplication et réplication.
 6. Du coup, on a voulu tout expliquer par la génétique. Mais les organismes ne sont pas simplement programmés par les gènes : il y a une troisième hélice : l'environnement. (épigénétique) Ainsi, des espèces dotées d'un même patrimoine génétique ne réagiront pas de la même manière à des environnements différents. Mais il y a plus : On sait aujourd'hui que ni les gènes, ni l'environnement, ni le concours des deux n'expliquent complètement un organisme : il faut faire intervenir un autre facteur : le hasard ou « bruit » : ainsi, je ne jouerai jamais de la guitare comme Jimmy

Hendrix ! c'est que le talent de Jimmy Hendrix ne lui vient ni de ses gènes, ni de son éducation, ni des deux. Mais d'une structuration au hasard de ses neurones qui ont ensuite constitué un talent inné qui n'est pas génétique !

7. S'il entre une si grande part de hasard dans le monde vivant, on peut comprendre l'extraordinaire créativité de la biodiversité. On peut comprendre pourquoi il suscite en nous une émotion esthétique : comme l'œuvre d'art, le monde vivant est beau parce qu'il est largement sans raison. Il a cette gratuité qui le rend immédiatement esthétique. Allez vous promener dans la vallée du dragon pour vous en convaincre.
8. La biodiversité peut donc se lire à plusieurs niveaux : Il y a une diversité génétique ; phénotypique (regardez un enfant blond aux yeux bleus dans une famille de méditerranéens bruns au teint mat) ; et comportementale. Homo sapiens peut vivre en aborigène dans le bush ou en New Yorkais avec GW Bush.
9. Dernière remarque : l'espèce humaine est la seule, à notre connaissance a dessiner ce buisson et à en raconter l'histoire. Cela occasionne de belles envolées tragiques : Pascal : *« L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser : une vapeur, une goutte d'eau, suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, puisqu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. »* Mais ce tragique ne donne aucune supériorité à l'être humain : juste une particularité due à son espèce : comme la chauve souris a la particularité de se diriger au radar ou le chien de suivre un sanglier à l'odeur de sa trace, *l'homme a la capacité de comprendre la logique de fonctionnement d'autres espèces que la sienne : il n'est pas le seul dans ce cas, mais il est sans doute unique dans la performance de cette faculté : il peut « se mettre à la place »* aussi bien des loups, que des arbres et des plantes. Nous y reviendrons.
10. Enfin, toute la biodiversité de cette planète est contenue dans une zone très limitée que certains appelle la « zone critique » (une sorte de zad !) : toute la vie sur terre se concentre dans la croûte terrestre, couche superficielle de la lithosphère. Et dans l'atmosphère, mince couche gazeuse d'environ 10 kms, en partie produite par la photosynthèse des plantes. À noter que l'oxygène est un déchet de la photosynthèse et mortel pour beaucoup de vivants. C'est pourquoi on privilégie les antioxydants... C'est la première pollution atmosphérique massive **Toute la vie connue dans l'univers tient dans 1/100° du rayon terrestre (6300km)**
11. Si nous regardons la périphérie du buisson il pourrait nous donner deux impressions qui sont fausses : 1/ Stabilité : En fait toutes les espèces vivantes sont obligées de changer en permanence pour survivre. C'est l'image de la reine rouge dans Alice au pays des merveilles de Lewis Carroll. *« L'évolution permanente d'une espèce est nécessaire pour maintenir son aptitude suite aux évolutions des espèces avec lesquelles elle*

co-évolue » Leigh Van Valen « *On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve* » Héraclite. 2/ Indépendance : En fait toutes les espèces sont interdépendantes : Il y a un maillage qui fait que chaque espèce dépend de ses relations avec d'autres espèces pour la survie : les maîtres mots sont ici : symbiose (lichen, arbres/champignons), contamination, collaboration. S'il y a lutte pour la vie ce n'est « Jamais seul », « Tous entrelacés » pour reprendre des titres de livres récents.

On comprend que la biosphère est fragile. Et de fait en même temps que le réchauffement climatique et en liaison avec lui, on assiste aujourd'hui à des menaces très graves sur la biodiversité. Les extinctions sont rares et limitées à des écosystèmes confinés (îles). Mais on assiste partout à un effondrement des populations dans de très nombreuses espèces. Or un effondrement de population est le symptôme de la disparition à terme probable de l'espèce : sa diversité génétique devenant insuffisante, elle est fragilisée face aux agressions et sa capacité de résilience est compromise. On pense bien sûr aux vertébrés : oiseaux, batraciens, mammifères. Mais le problème devient critique pour les populations d'insectes : la plupart des pesticides sont des insecticides. Or les insectes sont essentiels :

- ✓ Peu ou pas d'insectes = pas d'oiseaux
- ✓ Pollinisation : effondrement des populations de pollinisateurs (abeilles) = forte baisse de la productivité agricole ; Peu ou pas de solutions de remplacement ;
- ✓ Déclin des espèces dites spécialisées entraîne la pullulation de leurs antagonistes et le déclin des espèces associées = déséquilibre des écosystèmes.
- ✓ Effets diffus et difficiles à prévoir du fait de la complexité des interactions. En France métropolitaine, on est loin de comprendre les réseaux qui relient les 40 000 espèces d'insectes aux 8000 espèces de plantes et aux centaines d'espèces de vertébrés.
- ✓ Effets contre intuitifs : une espèce rare et peu abondante peut avoir un rôle clé dans un écosystème.
- ✓ Par exemple en Australie il a fallu importer en masse des coléoptères bousiers pour nettoyer les champs couverts de bouse.

Nous commençons à percevoir que notre survie sur cette planète dépend de la bonne santé des écosystèmes. Un exemple qui nous touche de près : les épidémies. On a constaté par exemple que la maladie de Lyme aux USA et le virus La fièvre du Nil (un cas mortel à Nice !) se transmettent moins dans les zones de grande biodiversité. Il y a là ce que l'on appelle un « effet de dilution » par la biodiversité : cause étudiée : l'effet « cul de sac » de certaines espèces qui sont infectées, mais ne transmettent pas le virus. Si la biodiversité s'appauvrit, ces espèces « cul de sac » risqueraient de disparaître et la maladie pourrait se propager plus librement.

On a beaucoup entendu la phrase de Chirac : « Notre maison brûle et nous regardons ailleurs. » On pourrait de même dire : « Les être vivants disparaissent par milliards, et nous ne faisons rien ». Nous avons tenté de penser la biodiversité. Mais cela n'a pas l'air de suffire

pour simplement réagir. C'est que les avancées de la science dont nous avons fait état appartiennent à la civilisation occidentale ? Or celle-ci est largement responsable du dérèglement climatique et de la crise de la biodiversité. De ce point de vue, l'occident est une sorte de force impuissante.. Il faut penser cette pensée, la soumettre à la critique de façon à dégager une possible voie de recours. Je rappelle que critiquer ne signifie pas démolir, mais examiner et analyser : la civilisation a des vertus qui nous seront nécessaires

II/ PENSER CETTE PENSÉE :

- ✚ Dans ma première partie, j'ai utilisé une petite fraction du discours scientifique disponible pour penser la biodiversité. On pourrait croire que de cette façon, on s'est débarrassé des préjugés qui pervertissaient autrefois notre compréhension de la nature : nous ne pensons plus comme Linné qu'il y a une sagesse divine très imaginative qui assure l'harmonie de Sa Création. Sommes-nous débarrassés pour autant de tout préjugé culturel ?
- ✚ Pour aller au plus rapide, il est bien connu que la culture occidentale dans laquelle nous baignons depuis la Grèce de Platon et d'Aristote est « Naturaliste ». Cela signifie que notre tradition oppose ce qui est de l'ordre de la nature et ce qui relève de la culture.

✚ NATURE	✚ CULTURE
✚ Ordre des choses	✚ Désordre des sociétés humaines, rapports de force.
✚ Faits neutres sur le plan des valeurs	✚ Valeurs communes : bien/mal ; légitime/illégitime
✚ Obéissance des choses aux lois de la Nature (Causalité)	✚ Liberté.
✚ Lois de la Nature : nécessité	✚ Lois humaines : contingence, Conventions ; Contrats
✚ Animal « machine » (Descartes)	✚ Sujet : « Je pense donc je suis »
✚ Science	✚ Politique
✚ Indifférence du cosmos	✚ Sentiment tragique de l'absurde (Camus)

- ✚ Au XVII^e siècle, cette opposition se radicalise par la révolution galiléenne qui distingue entre
 1. « Qualités Premières » : Celles qui appartiennent en propre aux éléments de la Nature : Tout corps est lié à une quantité mesurable, à une figure géométrique, à un mouvement dont on peut calculer la trajectoire. Tout cela est mathématisable donc universalisable. *« la philosophie est écrite dans ce vaste livre qui se tient constamment ouvert devant nos yeux (je veux dire l'univers) (...) il est écrit en langue mathématique et ses caractères sont les triangles, les cercles et autres figures géométriques. « L'essayeur ».*

2. Qualités secondes : ce sont nos sensations relatives aux choses : « *J'estime que, si l'on supprime les oreilles, la langue et le nez, les figures, les nombres et les mouvements continueront d'exister, mais non plus les odeurs ni les saveurs, ni les sons* »

- ✚ On reconnaît ici le principe scientifique d'objectivité : c'est comme si le sujet humain tentait de décrire la nature en se mettant volontairement en dehors du tableau pour que la description soit le moins polluée possible par sa sensibilité, ses émotions, ses désirs.
- ✚ Cette Nature extérieure dont il ne fait pas partie se présente donc à lui comme le champ où il peut exercer son pouvoir : « *il faut se rendre comme maître et possesseur de la nature* ». Le progrès technique est donc conçu comme une entreprise de libération contre les contraintes imposées par les lois de la nature : la technique, la médecine, l'urbanisation (contre le nomadisme), l'agriculture et l'élevage (plutôt que la chasse et la cueillette) sont autant d'inventions pour assurer l'indépendance de l'homme contre les aléas naturels.
- ✚ Il faut faire état ici de l'invention de la propriété privée. Les usages qui prévalaient pendant tout le moyen âge étaient ceux de « commons », c'est-à-dire des biens communs. Les forêts et les friches étaient laissées libres pour que l'on puisse améliorer l'ordinaire par la chasse et le ramassage du bois. À partir du XII^e siècle mais surtout au XVII^e en Angleterre on assiste au mouvement des « enclosures » : on passe d'une administration communautaire des terres (openfield), au système des propriétés privées de terres clôturées (lois du parlement des « enclosures act »)
- ✚ Rousseau : « *Le premier qui ayant enclos un terrain, s'avisa de dire, ceci est à moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreur, n'eût épargné au genre humain celui qui arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables. Gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la Terre n'est à personne.* »
- ✚ Il est à noter que ce droit de propriété a été quasi sacralisé par la Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen (article 2 et 17)
- ✚ Il faut ajouter à cela la notion clé de la modernité qui est la souveraineté nationale à l'intérieur de frontières garanties par le droit international avec interdiction d'ingérence.
- ✚ La Nature devient donc ici essentiellement une source illimitée de matières premières : prospérité et développement deviennent les maîtres mots. Mais cette prospérité cache son origine : les hectares fantômes que constituent les terres colonisées et les ressources puisées dans les réserves fossiles de charbon puis de pétrole. Le philosophe Heidegger parle ici d'« arraisonement » : tout peut être converti en valeur monétaire. Les plantes, les animaux, et même les paysages pour le tourisme de masse et les croisiéristes.
- ✚ Or on sait depuis Aristote que la monnaie peut faire l'objet d'une accumulation infinie. (à la différence des richesses matérielles). Mais pour convertir une marchandise en monnaie capitalisable il faut **uniformiser et normaliser la production** : C'est ce que l'on fait dans l'industrie d'abord, mais sur le modèle de l'agriculture coloniale : Brésil : planteurs portugais de canne à sucre : monoculture

d'une plante qui est en fait un clone ; Uniformisation de la main d'œuvre importée d'esclaves africains coupés de leur origine et coupés de populations alentour. De même dans l'usine moderne, l'ouvrier fera un travail normalisé et stéréotypé pour produire des objets qui lui sont étrangers. Il sera lui-même un rouage dans la machine productive. C'est ce que la philosophe Simone Weil appelle le « déracinement ouvrier ». Voir « Les temps Modernes de Charlie Chaplin ». On a amélioré les choses dans les usines, mais on a transposé ce modèle soit en le délocalisant soit en inventant de nouvelles formes de travail aliéné : Plateformes, centres d'appel téléphoniques.

✚ L'agriculture n'échappe pas à cette évolution : l'agriculture paysanne a préservé la biodiversité « le paysan (a) le rôle de chef d'orchestre d'une agriculture de symbiose ». Il est aujourd'hui remplacé par l'exploitant agricole : ce qui est tout autre chose. Depuis les lois d'orientation agricole de Pisani (1960 puis 1962) On a transformé les fermes en entreprises capitalistes : « *Pour accroître les rendements, on a demandé aux agronomes de sélectionner des variétés à haut potentiel génétique et de standardiser. Pour ne pas que les mesures soient faussées par les sangliers, les chenilles, les plantes adventices etc., on a clôturé les champs et utilisé des insecticides et des herbicides...en fait on a demandé aux paysans d'arrêter de sélectionner une multitude de variétés adaptés à une grande diversité d'environnements pour adapter tous leurs environnements à un très faible nombre de variétés. De plus, certains scientifiques sont devenus des scientocrates, en portant des jugements de valeur. Ce qui est passé par le langage : « les mauvaises herbes », « les bonnes pratiques », « les variétés améliorées »...Or qui définit ce qui est amélioré ? Les forces du marché. »¹ Résultat : « On est en train de massacrer le modèle agricole familial, et c'est voulu. L'humain est de trop. »² La philosophe Simone Weil écrit que l'agriculteur est déraciné de la terre qu'il travaille .*

✚ Pour transformer un être naturel en valeur monnayable sur un marché : semence ; races d'animaux ou fruits devenus des marques, il faut : 1/ Une sélection rigoureuse. 2/ une uniformisation génétique 3/une constance dans les performances reproductives. 4/ une calibration et une absence de défauts d'aspects pour les produits vendus. Tout cela est l'antithèse même de la biodiversité. Et donc une menace pour la sécurité alimentaire. L'une des plus grandes menaces sur la biodiversité aujourd'hui est l'agriculture productiviste. Triste exemple du Brésil où en plus, c'est la diversité des cultures qui est menacée.

✚ Mais l'économie capitaliste a tellement formaté nos modes de consommation, elle a tellement élevé notre niveau de vie, elle s'est aussi tellement mondialisée ; que nous avons du mal à envisager une autre façon de produire et d'habiter cette planète..

BILAN :

✚ Nous avons essayé de montrer comment la pensée « Naturaliste » avait imprégné notre rapport au monde, et donc à la biodiversité.

¹ Marc Dufumier, AgroParis-Tech, auteur de « 50 idées reçues sur l'agriculture et l'alimentation » Allary Editions, 2014.

² Pablo Servigne, ingénieur agronome.

- ✚ On voit comment la notion de Nature permet à l'Homme de se sentir différent des autres êtres vivants et ainsi de légitimer sa domination sur eux.
- ✚ Certes, nous l'avons vu, nous sommes « scientifiquement » d'accord pour reconnaître que nous sommes faits des mêmes atomes, de la même matière que les animaux et les plantes. Mais nous pensons que nos capacités cognitives et morales nous différencient des animaux, même de nos cousins proches que nous mettons dans nos zoos ou que nous utilisons comme sujet d'expérience. Nous les considérons encore comme des animaux-machines, quoi que nous en disions ...
- ✚ Cette notion de Nature, une fois qu'elle a pris forme, a acquis une force considérable qui rend très difficile de penser autrement. Elle est devenue une sorte de « pensée unique ». Le mouvement inverse, se penser comme un simple élément du monde parmi d'autres et en liaison vitale avec eux demande un très gros effort d'humilité.
- ✚ Il est suggéré par l'image du buisson de la 1^o partie. Mais cela va nous demander de repenser entièrement notre rapport au monde si nous voulons y « prospérer ». J'emprunte ce terme à Bruno Latour pour l'opposer à progrès, à croissance et à développement, même durable...

III / SE REVEILLER ET AGIR :

- ✚ La notion de nature rend très difficile le rapport science/politique. La politique demande aux experts scientifiques des certitudes pour agir. Or la science repose sur le doute méthodique et ne peut fournir que des conjectures. Lorsque ces conjectures présentent un faisceau de preuves hautement significatives, elles deviennent moralement contraignantes pour les politiques. Mais ceux qui refusent d'agir pour préserver leur mode de vie ont beau jeu de souligner le caractère provisoire des vérités scientifiques. C'est comme si on ne parvenait jamais complètement à combler le fossé dualiste que nous avons examiné plus haut. C'est pourquoi on a d'un côté un éclairage scientifique qui n'a pas pour mission d'agir ; et d'un autre côté un pouvoir politique d'abord confronté au contexte socio-économique : C'est la fameuse fin du mois opposée à la fin du monde ; ou les taxations et le durcissement des normes écologiques contre l'emploi.
- ✚ Lorsque nous cherchons les causes de l'effondrement de la biodiversité, par exemple pour les insectes, nous trouvons toujours les mêmes discours d'experts :
 1. **Conversion des milieux naturels** : agriculture et urbanisation ; perte de la diversité des paysages et des milieux humides.
 2. **Polluants** : Engrais et pesticides (les pesticides sont essentiellement des insecticides)
 3. **Facteurs biologiques** : introduction de pathogènes, d'espèces envahissantes.
 4. **Réchauffement climatique** :
Elles donnent pourtant lieu à des controverses : certains ne voient là que des *corrélations* avec l'argument que le lien de *cause à effet* n'est pas clairement établi. On voit bien ici que l'on n'a pas identifié *les vraies* causes : on n'a ici que des « agents » d'une cause unique : le mode de production capitaliste qui caractérise le monde occidental, reposant lui-même sur un dualisme nature/culture. Lutter contre les 4 « causes » listées ci-dessus, qui **sont en fait des agents**, ne peut être qu'inefficace.

On s'attaque aux symptômes et pas à la maladie. C'est pourtant l'essentiel des luttes comme celles de Pollinis pour les abeilles ou de « Nous voulons des coquelicots » pour les pesticides. Ce qui n'est pas bien sûr une incitation à ne rien faire...

✚ Il est clair que l'urgence est ici une véritable écologie politique : il faut faire entrer la biodiversité dans le débat public, c'est-à-dire faire de la biodiversité un acteur politique à part entière.. Mais comment ?

✚ Cela va être difficile, mais il faut faire sauter le premier obstacle : la notion de Nature : Les poètes nous montrent la voie :

« Je vis qu'il n'y a pas de nature.

Que la nature n'existe pas.

Qu'il y a des montagnes, des vallées, des plaines,

Qu'il y a des arbres, des fleurs, des herbes,

Qu'il y a des rivières et des pierres.

Mais qu'il n'y a pas un tout à quoi cela appartient

Qu'un ensemble réel et véritable

Est une *maladie de nos idées* ».³

Alberto Caeiro -Fernando Pessoa

✚ Pour beaucoup de cultures, la notion de nature n'existe pas. Il serait très surpris de nous entendre parler de « protection de la nature » cela n'aurait aucun sens pour eux. Philippe Descola a consacré une partie de son œuvre et de sa vie à étudier les indiens Achuar du pays Jivaro à la frontière de l'Equateur et du Pérou. Pour les Achuar, il n'y a pas d'opposition entre humain et non humain. Les plantes et les animaux sont des sujets au même titre que nous. Eux aussi ont une ame avec laquelle nous pouvons communiquer d'égal à égal. Mais enfin dira-t-on ce sont des « animistes » et l'on ne voit pas en quoi cela pourrait régler notre problème.

✚ Alors, pour nous réveiller de notre « sommeil dogmatique occidental » deux événements clé bien occidentaux ceux-là :

1. **Trump** : il nous a rendu un premier service : en mettant en doute les conclusions du rapport du GIEC, il en a tiré une conséquence géopolitique : il a retiré les USA des accords de Paris. Autrement dit il a fait entrer directement le climat en politique : il a ainsi gommé brutalement la frontière entre science et politique, entre nature et société. Mais il nous a offert aussi un second service. En effet son discours est : **Nous les américains, nous n'appartenons pas à la même planète que vous. La votre est peut-être menacée par le réchauffement climatique, mais pas la notre.** L'Amérique est à l'origine de la mondialisation et lui tourne le dos. Mais contrairement à l'Angleterre, elle aussi puissance mondialisatrice qui se replie sur ses frontières, Brexit oblige, l'Amérique prend une direction que l'on pourrait appeler de « hors sol ». Le service que nous rend Trump, c'est donc de nous montrer la direction exactement opposée, dans son dos en quelque sorte : La la mondialisation a

³ Nous soulignons.

déçu les espoirs de progrès et fait peur aujourd'hui. Le retour au local à l'identité nationale fantasmée, n'offre qu'une protection illusoire face aux problèmes de la planète. La seule direction qui reste est celle opposée à celle que prend l'Amérique. C'est ce que Bruno Latour appelle le **Terrestre**. Le Terrestre est constitué non pas de nature ou de culture, mais de ce qu'il appelle des **collectifs d'humains et de non humains** qui dépendent de milieux de vie commun qu'il faut absolument protéger.

2. **L'Anthropocène** : en fait nous n'avons pas le choix. Nous sommes déjà embarqués dans une histoire de collectifs car l'espèce humaine constitue désormais une force globale dont la portée est planétaire. L'Anthropocène n'est pas une simple anthropisation du milieu : il est global. Comparons ces deux images : dans l'une on a une image d'écologie scientifique qui aurait pu illustrer la première partie de cette conférence : elle fait abstraction de l'impact de l'homme sur les écosystèmes. Dans l'autre on voit ici la réalité de notre monde à l'ère de l'Anthropocène. On peut discuter de la pertinence stratigraphique de l'Anthropocène qui aurait succédé à l'Holocène. Mais une chose est désormais certaine : impossible de séparer nature et culture, écologie et économie, humains et non humains. Que nous le voulions ou non, les collectifs existent déjà. La biodiversité et le climat s'invitent dans nos sociétés. Ils sont désormais des problèmes politiques et éthiques.

✚ Ces deux événements, le retrait de Trump des accords de Paris et la notion d'Anthropocène nous offrent donc des voies concrètes de lutte contre les menaces qui pèsent sur les être naturels et le climat.

- A. Le Droit : il existe un certain nombre de codes et de lois de protection de l'environnement qui consistent en fait en une sorte d'extension du code civil. Que l'on soit une municipalité, une association écologiste, un collectif ou un simple citoyen, on peut ainsi assigner en justice un responsable pollution de l'air, de l'eau, des océans, d'espèces animales ou végétales etc. Il existe de fait en droit la reconnaissance de ce que l'on appelle un **« préjudice écologique pur »** C'est à l'occasion du naufrage de l'Erika que le jugement de la Cour d'appel a défini ce préjudice comme le « *préjudice écologique résultant d'une atteinte aux actifs environnementaux non marchands* » C'est donc une atteinte à l'environnement *per se*. Il s'ajoute aux trois préjudices concernant **les humains** : matériel, économique et moral. Ce préjudice a été inscrit dans la loi de 2016 sur la biodiversité et inclus au Code Civil.. On est très près ici d'un statut juridique de la Nature. Peut-on aller plus loin et faire de la Nature un sujet de droit ? Et surtout, pourquoi vouloir aller jusque là compte tenu des législations existantes. La réponse de Christopher Stone est d'abord purement pragmatique : partant du principe que l'on n'est jamais aussi bien défendu que par soi-même, il pense qu'il serait beaucoup plus efficace de faire en sorte que les être naturels puissent plaider eux-mêmes leur cause devant les tribunaux. D'où le titre de son article : « *Should trees have standing ? law, morality and the environment* » (Les arbres doivent-ils pouvoir plaider ?).

Il écrit :

*« Pour qu'une chose puisse devenir un sujet de droit juridique [il faut que] trois critères (...) soient remplis. Tous les trois, comme on le verra visent à donner à la chose un poids dans le processus judiciaire –à lui reconnaître une valeur et une dignité en elle-même, et non pas seulement en tant qu'elle constitue un moyen à « notre » profit (quel que soit le groupe des ayants droits à ce moment là). En premier lieu, il faut que la chose puisse intenter une action en justice **en son propre nom** ; deuxièmement qu'à l'heure de déterminer l'octroi de réparation, la cour considère les **dommages à son encontre** ; et troisièmement que cette réparation soit effectuée **à son profit**. »* (CS p.54).

1. Cela est en contradiction avec notre tradition issue du Droit Romain : l'opposition entre les personnes et les choses. Seules les personnes douées de liberté et d'intentionnalité peuvent être sujet de Droit. Mais Stone fait remarquer que beaucoup d'êtres humains ont été autrefois considérées comme des choses ou des objets : les enfants (sur lequel le paterfamilias avait un droit de vie et de mort), les femmes, les esclaves... et pourtant on a fini par leur accorder des droits. Ces droits peuvent d'ailleurs ne pas être égaux : l'enfant a des droits, ce ne sont pas les mêmes que ceux d'un adulte majeur. Bien sur un arbre ou un fleuve ne parle pas et ne peut donc pas plaider. **Stone fait remarquer que les entreprises, les Etats, les municipalités ne parlent pas non plus. « Des avocats parlent pour eux, de même qu'ils parlent tous les jours pour des citoyens ordinaires qui recourent à leurs services »** (CS p.62) Stone propose de décréter des lois environnementales qui s'inspirent des principes **de la Tutelle**. Un tuteur est une personne qui assiste une autre personne qui en raison d'une cause quelconque est dans l'incapacité de gérer, de prendre soin d'elle-même et de ses biens et qui de ce fait pourrait tomber sous la coupe de personnes intéressées. **Tuteur, curateur, administrateur, quel que soit le nom qu'on lui donne : sa fonction est de représenter devant les tribunaux une personne dans l'incapacité de défendre directement ses intérêts**. Le tuteur est donc celui qui connaît les besoins de la personne qu'il représente et qui a la capacité juridique de défendre ses intérêts de manière impartiale et désintéressée. Il y a au moins un exemple de réalisation de ces principes : **Le fleuve WHANGANUI a acquis son statut de sujet de droit en 2017, 45 ans après la parution de l'article de Stone (1972)**. Désormais, on remet à plat tout le système britannique colonial et postcolonial pour affirmer que **le fleuve est un être vivant ayant une personnalité juridique** . Le « tuteur » est ici un couple de deux personnes physiques : un maori et un membre du gouvernement néo zélandais. Ils constituent la « face humaine du fleuve. (**TE POU TUPUA « face humaine »**)

Faire d'un non humain un sujet de droit peut concerner des Etres vivants (espèces animales ou végétales) des non humains non vivants : un fleuve ; des collectifs, des milieux de vie : ex ZAD de notre dame des landes.

Il y a ici une collaboration de la pensée occidentale : le sujet et de droit ; avec la pensée animiste : conférer un statut de sujet à une réalité non humaine.

Mais ce retour à la notion de bien commun ne va pas sans bousculer nos principes de propriété privée et de souveraineté nationale. Si la forêt amazonienne est bien en partie sur le territoire du Brésil, le rôle des arbres et des cultures indiennes sont nécessaires à notre survie : les arbres pour l'air et l'eau ; les cultures indiennes pour l'exemple qu'elles offrent d'une manière alternative d'habiter le monde.

- B. **Une économie** de marché, mais non capitaliste : prendre en compte le vrai coût de la production, c'est-à-dire ce que l'on appelle les externalités. La prise en compte des coûts réels conduirait à une démondialisation de la production. On commence à voir apparaître aussi un mouvement de désinvestissement bancaire : refus d'inclure dans les fonds de pension des valeurs liées aux Energies fossiles. Il y a aujourd'hui des comptes bancaires « verts »
- C. **Les Diplomates** : « Diplomatie » provient du grec ancien *diploma*, signifiant « plié en deux ». Le diplomate se tient sur la membrane semi perméable entre deux réalités hétérogènes mais qui partagent un code hybride. Le travail de Baptiste Morizot sur le collectif que constituent les loups et les non humains repose sur un constat : Comme nous le disions, l'homme est capable d'entrer dans la logique d'un animal et de penser comme lui. Pour le loup, Morizot montre que nous sommes comme lui des chasseurs pisteurs. Or pister une proie c'est utiliser une démarche intellectuelle proche de celle que les chercheurs utilisent dans leur travail : observer, faire des hypothèses, tester ces hypothèses en les confrontant au réel. Morizot montre qu'il existe des « diplomates » capables de penser comme des loups : Rick McIntyre le biologiste du parc de Yellowstone. C'est lui qui a réintroduit le loup dans le parc. 3500 jours consécutifs d'observation pour comprendre leur structure sociale et leurs mœurs. Et ainsi pour ouvrir des pistes en vue d'une cohabitation homme/Loup. La diplomatie n'est pas réservée que loup. Les oies avec Konrad Lorenz : Les éléphants avec Lucy King qui a compris que ces pachydermes avait une terreur des abeilles et qui protège les cultures avec des essaims ; Et même des arbres avec Francis Hallé et les plantes avec Coccia.
- D. **L'Éthique** : Origine des valeurs dans une réalité qui dépasse l'humain mais qui ne soit pas métaphysique (Loi divine ou principes moraux abstraits) Ce que Descola appelle l'universel relatif : autrement dit une valeur attribuée à la relation, aux collectifs, aux milieux de vie qui oblige au respect et à la protection.

IV/ CONCLUSION :

Au terme de cette conférence, vous pourriez me faire le reproche suivant : Il y a une lacune énorme dans votre propos : C'est tout ce qui se fait au quotidien en faveur de l'environnement : toutes ces associations qui s'engagent pour la préservation de l'environnement ; tous ces agriculteurs qui passent au bio, à la permaculture, Tous ces jeunes qui cherchent une manière alternative d'habiter le monde. Toutes ces initiatives individuelles pour limiter les déplacements, trier les déchets, faire un compost, refuser les pesticides dans les jardins privés, privilégier les circuits courts, manger moins ou pas de viande, économiser l'énergie et l'eau. Tout cela n'est-il pas plus efficace que la paralysie des politiques face aux menaces sur la biodiversité et à l'urgence climatique ? La critique est justifiée. Mais comme je l'ai montré tout à l'heure, j'ai essayé de distinguer entre les agents et les causes. Il faut combattre les agents mortifères pour la biodiversité sur le terrain. Mais la lutte contre les causes sera autrement plus difficile : il faudra aménager notre rapport à la propriété privée et à la souveraineté nationale : l'exemple le plus dramatique, c'est la forêt tropicale qui est notre bien à tous ; Pour la propriété, l'exemple du fleuve Wanganui montre que ce n'est pas impossible. Mais on voit bien que cela passe par l'action juridique et politique. Latour a raison, il faut une véritable écologie politique, il faut faire entrer les non-humains dans la République et leur trouver des diplomates, des porte-parole : c'est un problème de représentation politique on ne peut plus classique. Il faudra aussi revoir notre rapport éthique entre responsabilité et liberté. Comme je ne vais pas commencer une autre conférence, je terminerai sur cette boutade profonde de Bruno Latour :

« Nous ne sommes pas sûrs des lois de la nature ? Eh bien votons-les ».

Je vous remercie.